

BERNARD GUSTAU
**LES CENDRES
DU PENSIONNAT**



Bernard Gustau

Les Cendres du pensionnat

© Bernard Gustau, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9224-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LES LIEUX



L'INCENDIE

Le ciel de la Saskatchewan s'étend, immense et teinté de gris sous les volutes de fumée noire qui s'élèvent en colonnes sinistres. Les flammes lèchent les murs du bâtiment avec une voracité presque animale, projetant des langues incandescentes qui crépitent et s'élancent, attisées par un vent glacial. Des sirènes retentissent au loin, déchirant le silence de la province canadienne. Quelques flocons de neige s'écrasent sur le bitume, se mêlant à l'eau des lances qui pulvérisent le brasier sans parvenir à le dompter.

Des silhouettes s'agitent dans la pénombre rougeoyante, leurs ombres démesurées dansant sur la neige souillée. Un panneau à demi-consumé affiche en lettres épaisses : « Pépinière d'entreprises Regina Horizons ».

Le chef des pompiers, le visage luisant de sueur malgré le froid mordant, serre son mégaphone d'une main crispée. Ses épaules tendues trahissent l'urgence de la situation tandis qu'il crie, sa voix éraillée par la fumée âcre :

— Évacuez le périmètre immédiatement ! On a besoin de plus de pression sur la ligne principale ! Faites sortir tout le monde, bon sang ! Le bâtiment peut s'effondrer à tout moment !

Il fait un geste brusque vers l'arrière, son corps tout entier exprimant l'urgence.

À quelques mètres de là, un jeune pompier, les yeux rivés sur les flammes et les mains tremblantes crispées sur la lance d'incendie, secoue la tête avec désespoir. Ses pupilles dilatées reflètent la danse macabre du feu.

— Bordel, ça prend pas...

Les dents serrées, il resserre sa prise sur la lance, les veines de ses avant-bras saillant sous l'effort.

— Ça prend pas !

Cette fois, il hurle. La panique transparait dans sa voix qui se brise sur le dernier mot.

Le jet d'eau s'éparpille sur les murs en feu, créant un nuage de vapeur qui se mêle à la fumée. La chaleur, malgré leurs efforts acharnés, ne diminue pas et oblige les hommes à reculer d'un pas, puis d'un autre. L'un d'eux trébuche sur un débris, ses jambes cédant sous la fatigue. Il est rattrapé de justesse par son

collègue qui l'agrippe fermement par le bras.

— Reste avec moi, Travis !

Il plonge son regard dans celui, hagard, de son jeune collègue. Il pose ses mains sur ses épaules, le secouant légèrement pour le ramener à la réalité :

— On y retourne, OK ? On y retourne ensemble. Je ne te lâche pas.

Travis hoche la tête, son masque est déjà couvert de suie. Une quinte de toux le plie en deux, mais il se redresse. Les deux soldats du feu se relèvent, s'appuyant l'un sur l'autre,. L leurs corps forment une silhouette unique. Ils repartent vers l'enfer écarlate, pas après pas. Leurs bottes s'enfoncent dans la neige molle.

Dans le hall principal du bâtiment, la fumée s'épaissit, rampante et sournoise comme un prédateur à l'affût. Les murs vibrent sous la pression de la chaleur, le bois craque en gémissements sinistres. Des employés, paniqués, dévalent les escaliers, certains soutenant des collègues qui toussent violemment, pliés en deux, les yeux larmoyants.

Les couloirs sont plongés dans un brouillard étouffant, ponctué de craquements qui résonnent comme des coups de feu. Une femme aux cheveux courts, le visage maculé de suie, hurle pour couvrir le chaos, ses mains en porte-voix :

— Il reste encore des gens au deuxième ! Ils sont coincés dans les bureaux de Nova Technologies ! Je les ai vus à la fenêtre !

Elle pointe frénétiquement l'étage du doigt, son corps tout entier tendu vers les fenêtres où l'on distingue des silhouettes. Un officier au visage marqué par l'expérience attrape le talkie-walkie qui pend à son cou d'un geste vif. Ses sourcils froncés et sa mâchoire serrée trahissent sa concentration intense.

— Central, ici équipe Alpha. On a encore des personnes bloquées au 2^{ème} étage. On monte. Prévenez les ambulances, il risque d'y avoir des blessés.

Il fait un signe de tête vers deux de ses collègues, mouvement bref mais sans équivoque. Tous trois échangent un regard rapide avant de disparaître dans les volutes épaisses, le feu rugissant autour d'eux.

À l'étage, un petit groupe s'accroche aux fenêtres, frappant désespérément sur le verre avec des objets de fortune. Leurs visages sont déformés par la peur, leurs yeux écarquillés cherchent frénétiquement une issue. Un homme la figure

couverte de suie crie au groupe, les mains autour de la bouche pour amplifier sa voix qui se perd dans le vacarme de l'incendie :

— Tenez bon, on arrive par l'escalier ! Restez ensemble, surtout ! Mettez quelque chose sur votre bouche pour respirer !

Il fait de grands gestes pour attirer leur attention, son corps entier tendu vers eux dans un effort pour les rassurer. Les soldats du feu pénètrent dans le couloir obscurci, avançant courbés sous la fumée qui s'accumule au plafond. Des murs carbonisés suintent une odeur âcre qui prend à la gorge, même à travers les masques. Ils trouvent trois employés, recroquevillés près d'une porte, leurs corps serrés les uns contre les autres comme pour se protéger mutuellement. Le pompier tend une main ferme vers eux, son autre bras indiquant le chemin à suivre :

— Allez, vous, par ici ! C'est sécurisé pour l'instant. Suivez-moi, ne vous séparez pas !

Un employé hésite, son regard allant du pompier au fond du couloir. Il se mord la lèvre inférieure :

— Je... je crois qu'il y a encore quelqu'un... Dans le bureau du fond... le directeur...

Sa voix tremble, entrecoupée par la toux. Il pointe un doigt hésitant vers le fond du couloir. Le pompier échange un regard avec son collègue, communication silencieuse mais éloquente.

— Je vais voir. Sors-les d'ici, Mike. Je vous rejoins.

Il s'engouffre dans le couloir en flammes, enjambant des débris calcinés qui craquent sous ses bottes. La chaleur est suffocante, faisant perler la sueur sur son front malgré l'équipement protecteur. Il pousse une porte à moitié défoncée, l'épaule en avant. Le bureau est presque entièrement consumé, les flammes rongent les poutres du plafond qui menacent de s'effondrer à tout instant.

Près de la fenêtre brisée, une silhouette immobile au sol attire son attention. Un homme figé dans un dernier sursaut, le corps noirci. Le pompier recule d'un pas, la main tremblante sur son masque, son corps tout entier exprimant l'horreur de la découverte.

Il porte lentement son talkie-walkie à ses lèvres, ses doigts serrant l'appareil avec une force excessive :

— Ici équipe Bravo...

Sa voix est rauque, à peine audible. Il se racle la gorge, tentant de retrouver son professionnalisme :

— J'ai trouvé un corps... bureau arrière de Nova Technologies. Pas d'espoir... je répète, pas d'espoir.

À l'extérieur, les pompiers continuent d'évacuer les survivants, leurs gestes précis contrastant avec les mouvements désordonnés des rescapés. Leurs regards se tournent régulièrement vers les fenêtres obscurcies, guettant leurs collègues encore à l'intérieur. Une grande confusion règne parmi les témoins impuissants.

Un quart d'heure plus tard, la neige a cessé de tomber, laissant place à un ciel lourd de cendres et de fumée. Une voiture noire de la Gendarmerie Royale du Canada se gare sur le trottoir dans un crissement de pneus. Un homme en sort, grand, le visage fermé, portant un long manteau sombre. Son badge brille à sa ceinture, captant les reflets rougeoyants des gyrophares : Lieutenant Yves McCoy.

Il avance d'un pas mesuré, les mains dans les poches, son regard acéré parcourant les lieux avec une attention méthodique. Son visage impassible ne trahit aucune émotion, mais la tension dans sa mâchoire raconte une autre histoire. Les pompiers s'activent encore, les ambulances récupèrent les blessés. Les sirènes hurlent dans la nuit tombante.

Un agent au visage juvénile hoche la tête respectueusement et s'approche de lui, le dos droit comme à la parade :

— Lieutenant McCoy, l'incendie est sous contrôle, mais...Il y a eu un décès. Bureau arrière de Nova Technologies. On a sécurisé la zone.

McCoy plisse légèrement les yeux, seul signe visible de sa réaction.

— Un décès ? Identifié ?

— Pas encore, le corps est...méconnaissable. Les techniciens attendent votre feu vert pour commencer les prélèvements.

McCoy incline légèrement la tête. Un rictus imperceptible lui échappe avant qu'il ne reprenne contrôle de ses traits. Il se dirige d'un pas déterminé vers l'entrée encore fumante du bâtiment. Ses épaules carrées portent déjà le poids de l'enquête à venir.

Derrière lui, les ambulanciers emportent les blessés, leurs gestes doux

contrastant avec les visages marqués par l'horreur. Des couvertures thermiques brillent sous les projecteurs, enveloppant des corps tremblants de choc et de froid.

McCoy s'arrête un instant devant l'entrée, inspirant profondément. Ses mains sont enfoncées dans les poches de son manteau. Ses narines frémissent légèrement à l'odeur âcre de brûlé qui imprègne l'air. Il se tourne vers l'agent qui le suit comme son ombre :

— Je vais entrer. Faites-moi un état des lieux complet, je veux les plans de Nova Technologies et la liste des employés présents aujourd'hui.

L'agent s'éloigne en hochant la tête, son carnet déjà à la main. McCoy reste immobile quelques secondes encore, les yeux fixés sur les volutes de fumée qui montent.

Il franchit finalement le seuil, pénétrant dans le bâtiment dévasté. Son ombre s'étire derrière lui. Dans l'esprit affûté du lieutenant, les questions s'accumulent déjà...

COMMISSARIAT CENTRAL – BUREAU DES ENQUÊTEURS

L'atmosphère est studieuse dans le commissariat central, un bourdonnement constant d'activité humaine. Les bruits de claviers cliquètent comme une pluie fine et régulière, ponctués par les sonneries stridentes des téléphones qui déchiraient l'air à intervalles irréguliers. Les conversations se mêlent dans un brouhaha incessant, des voix pressées, entrecoupées de rires nerveux et de soupirs fatigués qui trahissent l'épuisement des agents.

Yves et Wenonah sont penchés sur un écran d'ordinateur, leurs silhouettes formant un bloc compact dans la lumière bleutée. Les épaules de Wenonah trahissent sa concentration alors que ses doigts glissent nerveusement sur la souris, parcourant un historique en ligne du bâtiment. Yves, lui, a le front plissé, les sourcils froncés en une ligne sévère qui creuse un sillon entre ses yeux. Soudain, son corps se penche instinctivement vers l'écran. Sa main se lève, l'index pointé vers un détail qui a attiré son attention :

— Attends...Remonte un peu, là.

Wenonah s'exécute sans un mot, ses yeux plissés d'attention. Ses doigts fins s'immobilisent sur la souris quand l'information apparaît :

— Pensionnat Saint-Joseph... 1912 à 1997. C'était un pensionnat indien ?

Son ton trahit une surprise grandissante. Il se redresse lentement, comme si le poids de cette découverte le poussait contre le dossier de sa chaise. Yves croise les bras sur sa poitrine dans un geste défensif inconscient. Il jette un regard à sa collègue, dont les yeux se sont agrandis, reflétant son propre étonnement.

Derrière eux, un inspecteur s'approche, la démarche nonchalante. Un gobelet de café fumant à la main, il se penche légèrement par-dessus leurs épaules, son haleine chargée de caféine envahissant leur espace.

— Un pensionnat indien ? Vous parlez du vieux bâtiment près du parc industriel ?

Yves tourne la tête, surpris par l'intervention. Son corps entier pivote, comme pour mieux évaluer l'intrus dans leur conversation. Il acquiesce lentement :

— Ouais, il semblerait que l'endroit ait été un pensionnat... jusqu'en 97.